

CAROLINE PIVERT

Du même auteur

La voix de l'océan - GUNTEN - 2017

Le chemin des dunes - GUNTEN- 2018

LA SOLITUDE DE L'AUBE

GUNTEN

A mon mari Mickaël, dont l'amour inconditionnel
m'accompagne jusque dans l'écriture

Couverture : ©Depositphotos Inc./Nongkran_ch
Droit licence : № 80678690

© **GUNTEN**, 2018
<http://www.editionsgunten.com>
ISBN : 978-2-36682-183-3

« Un sang plus vif se mit à battre en mes artères,
je crus que tant d'éclat promettait une aurore
et j'attendis qu'au ciel montât l'astre du jour. »

Le Leurre du couchant, Gottfried Keller

I

Du plus profond des nuits, à l'heure de la solitude de l'aube, lorsque tout dort encore, et commence à peine à se réveiller, j'écris.

Je prends ma plume et j'invente des mondes en noir et blanc, des mondes idéaux où puiser toute ma vie durant, des instants de grâce et de murmures qui s'élèvent dans le petit jour, au moment du passage entre deux butées, entre deux limites.

Bientôt l'aurore viendra me prendre dans ses replis, bientôt un jour neuf m'apportera de quoi me réchauffer du sombre des nuits, et je reprendrai ma vie au grand jour, ses horaires, ses obligations.

Mais en attendant dans ces minutes sacrées je guette les mots qui me viennent, je m'abandonne à leur douceur, et la poésie m'enivre de joie nouvelle, d'amour illimité, je pense aux êtres chers qui m'entourent, je ne me lasse pas d'attendre leur présence, qui se fera chair dès le soleil levant.

Quelle étrange souffrance, en attendant, que cette insomnie du petit jour ! Quel ennui m'envahit, moi qui tourne en rond depuis mon lever, qui ne peux me soustraire à l'obscurité des nuits et à cette froidure qui m'envahit les sens !

Je sais qu'il faut que j'attende l'aurore, ma délivrance, qu'il faut que j'avance, vaille que vaille, coûte que coûte, dans ces écrits de la nuit, qui m'arrachent à ma somnolence, qui me bercent de tendres mots retrouvés, comme on trouvait par hasard ou par chance un peu d'or dans le Mississipi.

Je sais qu'il me faut lutter contre ma fatigue existentielle, ma lassitude morale, car dès l'aurore Sébastien sera là, dans le salon, debout devant moi, m'embrassant tendrement sur le front, agréable pansement de soleil à mes blessures de la nuit.

En attendant je veille, j'écris les mots magiques, les mots qui font sens, à cette heure où tout semble vide, dépeuplé, où manquent les cris de joie des enfants et les battements de la foule de la ville.

Et l'imagination m'emporte, vers des contrées de songes délicats, des pensées de chaleur, au moment où l'obscurité s'emballa et enveloppe ma chair de tendre mélancolie, jamais cruelle, juste un rien désespérée, comme peuvent l'être les aspirations de la nuit, si éloignées de la lumière naturelle, là où, toutes lumières artificielles allumées, je me noie dans les mots, comme un navire fait naufrage dans des eaux diluviennes.

Je pense à la mer, comme elle enivre, comme l'éternel appel du large est un écho du chant des sirènes, de l'intemporelle invitation au voyage, alors que dans ces nuits sans fond et sans fin je me sens lasse de tout, et suis prisonnière de l'immobilité la plus extrême.

Je repense à ces premiers jours de mon enfance, à Tahiti, où l'on accueillait l'aube avec splendeur, avec toute la force d'aimer dont nos cœurs étaient alors emplis.

La rosée du matin faisait bien sa besogne, l'herbe et les fleurs tropicales poussaient, poussaient doucement, et le soleil par dessus leurs visages les baptisait d'espérance sacrée, de rêves toujours à accomplir, au détour des chemins suaves et pleins d'ivresse de ces étés australs bénis.

Puis je repense à Perros-Guirec, et ses falaises de granit rose, l'aurore qui éclatait sur nos pas de randonneurs précoces, à peine éveillés, où sur le Sentier des Douaniers nous avons fait la course folle vers l'horizon, nous noyant les yeux dans les cimes des arbres et dans les vagues.

Oui : le jour nous avons l'opportunité de voir toutes les couleurs se déployer, magistrales, dans un soleil ébloui. Au jour la gamme des couleurs, à la nuit le noir et le blanc.

Que tout cela me manque en cet instant ! Nos longues balades, à pied ou à vélo, nos folles glissades dans les flots...

Je ne peux me résoudre à laisser de côté ces souvenirs, ils sont inscrits en moi comme de la pure matière, comme une eau-de-vie céleste, ils me rendent chères les minutes présentes, qui ne sont qu'impatience de voir le jour renaître, et se faufiler au travers des volets.

Je ne peux les mettre à distance, et c'est pourquoi dans ma solitude matinale je les décris, les réinvente, pour qu'ils prennent de nouveau vie, pour que de nouveau ils m'emportent, là où mon corps ne peut pas aller, vers les saisons de printemps et d'été, lorsque toute la nature est en pure liesse, en pure croissance.

Ce qui me manque, ce qui me blesse dans ces insomnies du petit matin, c'est avant tout l'absence de l'être aimé, qui apparemment dort d'un sommeil d'acier, loin, bien loin de mon rêve éveillé....

II

Mon amour, ton absence en ces matins gris et pluvieux m'est un long chagrin, une déchirure, même, lorsque j'attends sans fin ton lever, ton toucher.

Il semble que c'est l'éternité qui se déploie dans cette attente, une mort lente, assassine, qui m'encerclent, me faisant tout voir en noir, et me faisant repenser par contraste à nos instants de soleil à deux, lorsque nous défions les nuages, les orages, et que nos baisers ont une saveur de miel, la saveur des toutes premières fois, des découvertes.

Il y a peu de temps maintenant que nous sommes mariés, que nous avons une vie commune. Et pourtant le matin je me lève sans espoir, car je sais que tu n'apparaîtras qu'à l'aube.

Et moi, somnambule des premières heures du jour, je redoute ces longues minutes, ces longues heures qui me séparent de toi, et je mets toute mon énergie dans l'écriture de notre vie à deux, lorsque nous nous retrouvons, et que nous transcendons le temps et l'espace pour fusionner ensemble, loin du chaos des nuits.

Ce matin j'ai repris mon livre, *Aurélien*, d'Aragon, et je m'enivre des mots délicats qui peignent le grand amour, malgré les obstacles et les chemins de traverse, malgré les aléas de l'existence qui y font barrage.

Bérénice est mariée et va faire un petit séjour à Paris, où elle rencontre Aurélien, parmi toute une foule de personnages fantomatiques, et c'est enfin une rencontre heureuse, le début d'une histoire d'amour vrai, qui me fait frissonner de douce certitude, lorsque je songe moi aussi à Sébastien, mon grand amour endormi à cette heure.

Ils dansent pour la première fois ensemble, et, pour la première fois, Aurélien regarde réellement Bérénice : « Portée par la mélodie, abandonnée à son danseur, elle avait enfin son vrai visage, sa bouche enfantine, et l'air, comment dire ? d'une douleur heureuse. Aurélien se répéta qu'il n'avait encore jamais vu cette femme qui venait d'apparaître ».

En lisant ces lignes, dans mon insomnie, il me semble nous revoir, tout chancelants, lors de cette première danse tous les deux, mon amour, dans cette lointaine maison de campagne.

Nous en étions alors aux balbutiements de notre amour, et nous ne nous étions pas encore embrassés...

Dans le roman, comme pour faire écho aux débuts de notre passion, les deux personnages n'osent pas s'embrasser. Aurélien effleure la main de Bérénice, mais

celle-ci tremble de frissons à peine contenus, et c'est là qu'ils ressentent pour la première fois une véritable attirance. Mais, surtout, dans cet effleurement se trouve toute la grâce du monde, tout son désir vibrant de l'amour, et pour la première fois de sa vie Aurélien ressent en lui l'impétueuse ardeur de ces deux mots : « je t'aime ».

Cela met longtemps à venir à lui, mais, une fois les deux mots lâchés, dans le secret de son imagination, un monde entier de possibles le submerge, et il se met à rêver à l'amour vrai, à l'amour unique, à ce qu'il n'avait jamais ressenti jusque-là : « Il venait de choisir sa route, subitement. C'était sans appel. Il en avait décidé. L'amour. Ce serait donc l'amour. C'était l'amour ».

Et ce « je t'aime » est irréprensible, comme il l'a été pour nous deux, mon amour, je me dis, c'est un appel aux forces divines, supérieures, c'est un élan de feu, magistral, bouleversant tout, autour.

Il le lui dit, un beau soir, et elle veut qu'il se taise, qu'il cesse de la tourmenter avec ces mots sublimes qui au fond lui déchirent le cœur, car elle sait qu'elle appartient à un autre, et à un autre monde.

Je me suis souvenue, en lisant ces lignes, des fois où tu me serrais la main, mon Sébastien, dans la voiture, nous deux partant pour une destination énigmatique, entre Cancale et Saint-Malo, dans ton « endroit secret », tu m'avais dit.

C'est là, dans cette petite crique sauvage aux rochers déchirés et aux dunes de sable formant des monticules derrière lesquels nous nous sommes abrités du vent, que tu m'as dit «je t'aime», toi aussi, ces deux mots universels résonnant à mon cœur comme tout le bonheur du monde enfin trouvé...

Qu'il est doux au cœur, le petit matin arrivé, de lire ces mots qui subliment et transcendent l'existence de sensations sublimes, qu'il est bon de se rappeler que nous aussi nous appartenons à ce monde, celui des amoureux éperdus, qui se font des serments immortels, de secrètes confidences!

Ainsi ton absence, mon amour, je la comble en lisant frénétiquement des mots magiques, des mots de chair porteurs de sens, de signification, alors qu'au-dehors la grisaille du petit matin sans soleil encore me rend le cœur livide, triste à mourir!

Mais dans ma tristesse immémoriale je trouve dans l'écriture un réel secours, un voile subtil sur mes plaies encore vives. J'y trouve l'élan créateur que le grand Nietzsche attribuait au Surhomme, dans *Ainsi parlait Zarathoustra*.

Et, comme un éclair dans la nuit, comme un aigle majestueux dans les cieux, je m'envole, je m'élève vers les hauteurs éternelles de la pensée dans laquelle je me fonds et elle enivre ma tête de voluptueux vertige, d'une suavité que l'on ne retrouve que dans l'amour ou quelques lectures de livres.

Nietzsche proclame que la solitude est à rechercher, qu'elle seule peut nous alimenter, nous grandir. Il raille le troupeau qui méprise le solitaire, qui en fait un marginal, un déclassé, un ingrat.

Il nous exhorte à fuir vers les montagnes ou la mer, où les «îles Fortunées» accueilleront nos larmes et les transformeront en élan créateur, loin de la foule des villes et des humains médiocres, qui recherchent dans des dieux, dans des idoles plutôt qu'en eux-mêmes ce qui les sauvera de la mélancolie, de la mort.

«C'est la nuit : à présent toutes les fontaines qui jaillissent parlent à plus haute voix. Et mon âme aussi est une fontaine qui jaillit. C'est la nuit : à présent s'éveillent tous les chants des amoureux. Et mon âme aussi est le chant d'un amoureux», écrit-il.

Dans le désir éternel de l'amour nous assouvissons toutes nos soifs, toutes nos faims, et le solitaire qui sommeille en nous peut enfin se tourner vers une autre finalité : donner.

«C'est la nuit : à présent mon désir jaillit de moi comme une fontaine – et mon désir est de parler».

Après tout, c'est la nuit que nous recherchons le plus profondément la lumière qui jaillit des ténèbres, c'est la nuit que l'on peut se pencher vers les étoiles, et les voir danser, dans une danse «dionysiaque», vitale.

C'est la nuit et les étoiles et la lune crient leur désir de lumière, et de cette nécessaire chaleur qui nous féconde, nous, êtres solitaires dotés de la faculté de penser, de raisonner, et d'inventer des mondes qui n'appartiennent qu'à nous...

III

Zarathoustra déplore la perte de sa jeunesse et son âme désormais prise au piège de l'insomnie : « Tous les jours seront pour moi sacrés » - ainsi parla un jour la sagesse de ma jeunesse : en vérité, parole d'une sagesse enjouée ! Alors vous mes ennemis vous m'avez volé mes nuits, et vous les avez vendues à la torture insomniacque : hélas, où donc a fui cette sagesse enjouée ? »

Ma sagesse et ma jeunesse à moi sont de t'aimer, mon Sébastien, de t'attendre dans les replis de l'aurore, de ne jamais me lasser de cette attente : tu es ma vie que je te donne, tu es mon sang qui bat au cœur de la nuit.

Dans « Le chant de la tombe », Zarathoustra s'écrie « Où donc a fui mon tendre désir ? », désespéré de sentir qu'aujourd'hui des tombes se dressent devant ses yeux, et que la danse qui le faisait chanter et vibrer s'est transformée en « le son lugubre d'un cor »...

Mais la volonté, dépassement de soi, « invulnérable », peut ressusciter les fantômes à chaque instant. L'inépuisable « volonté de vivre créatrice », nous perpétue dans